



Matías  
Néspolo

sept  
façons  
de tuer  
un chat

traduit  
de l'espagnol  
(Argentine)  
par Denise Laroutis



Extrait de la publication

ROMAN

# Sept façons de tuer un chat

Matías Néspolo

traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Denise Laroutis



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

Dans leur bidonville de la banlieue de Buenos Aires, le Gringo et le Tordu en sont réduits à bouffer du chat. Aucun des deux n'a de famille : le Tordu partage une cabane avec des paumés ravagés par l'alcool ou la drogue, alors que le Gringo a eu la chance d'être élevé par la vieille Mamina après l'assassinat de sa mère.

Tandis qu'aux limites du bidonville la révolte gronde et qu'une grande manifestation se prépare, le Tordu entraîne le Gringo dans le conflit qui va opposer deux bandes de dealers pour le contrôle du territoire.

*Un roman noir à l'atmosphère prenante, un récit nerveux, avec des moments de suspense angoissant ou d'action implacable. Un style percutant, qui utilise toutes les ressources du lunfardo, l'argot de Buenos Aires.*

*Ce roman a reçu un accueil exceptionnel en Argentine, Espagne, Angleterre et aux Pays-Bas.*

# Sept façons de tuer un chat

## Deux façons

– Il y a sept façons de tuer un chat, me dit Chueco, tout en caressant l'animal que lui a apporté Quique, le garçon à Ernestina, et il me fait un clin d'œil allumé.

Il le berce sur son bras gauche, contre sa poitrine. De la main droite, il lui flatte l'échine et la tête. Il se penche un peu, comme pour le protéger, et saute sur place en éloignant son visage du coup de griffe qui pourrait surgir. J'entends un bruit, de branche morte qui casse, et Chueco tient par la peau du dos le chat tordu dans un spasme. La tête penchée sur le côté, les pattes raides. Il ne bouge plus.

– Mais, à l'heure de vérité, y a que deux façons, précise-t-il, comme s'il donnait un cours, la gentille et la dégueulasse.

Je lui demande, pour l'énerver :

– Ça, c'est la dégueulasse, non ?

– Non, mon pote, ça, c'est la gentille. Le minou souffre pas, il...

La phrase reste en suspens, traversée par un rire explosif. Quand il rit, il a le visage qui se déforme. On dirait une petite

vieille en train de chialer. Je trouve ça marrant et je ris aussi, mais je pense au chat. Un peu, pas beaucoup. Assez pour être convaincu que ce n'est plus un chat, mais une assiette de vraie bonne bouffe. Une semaine que je ne me suis pas mis un bout de viande sous la dent. J'en ai ma claque et lui aussi, je suppose, de la polenta à l'eau, du riz charançonné que le grossiste de Zavaleta nous refile à l'œil et des prunes qu'on pique à Oliveira, le Portugais.

Chueco pend le chat sous l'auvent, tête en bas, et lui ouvre la gorge d'un seul revers de main énergique. Du pied, il pousse une boîte de conserve pour récupérer le sang. Je proteste :

– Tu vas tout de même pas faire du boudin.

– Je vais me gêner ! il me répond.

Je ne sais pas s'il me charrie ou s'il a vraiment l'intention d'utiliser le sang, mais je n'insiste pas. Je reste à le regarder et je le laisse faire.

Il ouvre le devant de l'animal d'un coup de couteau et le vide. Les abats et la tripaille atterrissent aussi dans la boîte. Chueco a le geste rapide et sûr. Il a tout d'un professionnel.

– C'est maintenant que ça devient délicat, me prévient-il en fermant un œil et en pointant sur moi la lame de son canif qu'il tient dans la main droite.

Il coupe la queue au chat et lui fend la peau des pattes en suivant le contour de la première articulation.

– C'est comme dénuder un fil électrique, m'explique-t-il, mais avec les poils en plus, et en plus gros qu'un doigt du Gordo Farías.

– Le Gordo Farías ! Lui, tu peux être sûr qu'il a pas la dalle... Et si on découpait ce gros lard, Chueco ?

Je rigole, mais Chueco me regarde d'un air sérieux et ses petits yeux brillent.

– Le découper, mon cul, faut le tondre ! Tondre toute la laine qu'il a mise de côté, ce gros salopard...

– Quelle laine, Chueco ? Le gros a pas une thune, même pas la moitié d'une, il galère, comme tout le monde. T'as pas vu le bordel avec ses grossistes ? S'il continue comme ça, ils lui descendront même plus de bière, dans son rade.

Pour dire la vérité, les finances du Gordo Farías ne me font ni chaud ni froid. Et ma tête à couper que ça ne va pas si mal pour lui. Dans le quartier, tout le monde est raide, mais pour la bibine ou le canon, les gens se démerdent. C'est toujours plein, chez le gros, et, que je sache, il ne fait pas crédit. Mais si je pleure sur ses misères devant Chueco, c'est que l'idée que je viens de lui mettre dans la tête me fait peur, ce n'est pas pour rien qu'on le dit tordu.

– C'est le bordel parce qu'il est avare et qu'il veut le beurre et l'argent du beurre. Je te dis que le Gordo Farías, il en a à gauche, Gringo, et pas qu'un peu.

Oui, à la banque, je vais pour lui répondre, mais je réfléchis à deux fois et je m'écrase. Je ne sais plus où j'ai la tête. Après la crise de septembre et la dégringolade des changes, plus personne ne met son fric à la banque. Celui qui en a un paquet le planque à l'étranger direct. Et ce n'est pas le cas du Gordo Farías. Par contre, celui qui a un peu de blé, mais pas trop, le cache simplement sous son matelas.

Pendant que je me livre à ces déductions, Chueco coupe la peau des pattes arrière sur leur face antérieure. Il les pèle comme un saucisson. Il attrape les deux lambeaux de peau et tire fort vers le bas. La peau se retourne comme une

chaussette. On dirait un manteau de poupée avec la peluche en dedans, il pendouille, accroché aux petites mimines de l'animal. Chueco les coupe et les mimines restent prises à l'intérieur des manches.

– Regarde ça et prends-en plein les châsses. Tâche de te rappeler, Gringo, le prochain, c'est ton tour de l'éplucher, me dit-il en m'envoyant la peau à la figure.

Je l'esquive et ne réponds pas. Elle tombe par terre, à un mètre et demi de moi. En me retournant, je vois le garçon à Ernestina qui s'est approché sans bruit. Avec un petit bout de bois, il tâte la peau, un paquet de boue sanguinolent maintenant. Je lui dis :

– Lave-la bien et mets-la au soleil. Ça fait un manteau. Donne-le à ta petite frangine pour habiller sa poupée.

Quique reste à me regarder, la bouche entrouverte. Ou bien il ne me comprend pas, ou bien il fait l'imbécile. Il attrape la peau à deux mains et la secoue. Quand il se rend compte de la forme qu'elle a, il rit tout seul. Pareil que quand il était petit et qu'il riait pour tout et n'importe quoi. Aujourd'hui, il m'arrive à l'épaule. Mais, pour moi, il a toujours sa tête de bébé.

Chueco est à son affaire. Il décolle les poumons avec la pointe de son canif et les jette dans la boîte de conserve. Rentre dans la baraque. Ressort avec un chiffon. Il s'essuie les mains et aiguisé la lame de son couteau. Il allume une cigarette et m'interroge d'une mimique. Il lève les sourcils, hoche la tête de bas en haut.

J'allume, moi aussi, une brune et je regarde le chat pendu. Nu, on dirait un lapin. Ou plus exactement un lièvre. Je me rappelle comment grand-mère Mamina préparait les lièvres



que lui rapportait le cousin Toni, quand il n'avait pas encore vendu son fusil, quand j'étais petit, et je ne peux pas me retenir :

– Et si on le faisait mariné, Chueco ?

– Même pas en rêve. Pas la peine de se fatiguer. Tourne et retourne sur le gril, et vlan, dans l'estomac.

– À vous de dire, partenaire.

– Sur le gril, répète-t-il fermement.

Il aime jouer au capitaine du bateau. Moi, je le laisse faire.

– J'allume le feu, alors.

– Vas-y, si tu veux. Et vous, jeune homme, qu'est-ce que vous attendez là ? dit-il à Quique qui est resté planté à regarder ce qui se passe.

– Ma mère demande si vous auriez pas des petits restes pour Sultan, qui arrête pas de nous casser les pieds, lui répond-il, et, à moi, il me fait un clin d'œil de mec à la coule.

– Comment donc, pour le chienchien à madame... ! dit Chueco en faisant sa voix pointue.

Je ne sais pas pourquoi il ne peut pas la saquer, l'Ernestina.

– Tiens, même, lui dit-il en lui tendant la boîte de conserve qui contient les tripes.

Quique s'en va en traînant les talons, avec la boîte et la peau de chat. Ses baskets ne lui tiennent pas aux pieds. Elles n'ont pas de lacets et sont un peu trop grandes pour lui. Je le vois s'éloigner, pendant que je mets le feu, accroupi, à un tortillon de papier que je recouvre avec le petit bois de la caisse que je viens de débiter.

– T'es vraiment dégueu, je lâche à Chueco. Pourquoi tu lui as pas donné un vrai morceau ?

Chueco me regarde, fait claquer sa langue, tire une dernière bouffée de sa cigarette et l'écrase.

– Elle a qu'à bien demander, mec! Puisqu'elle veut quelque chose pour son clébard, elle l'a. Qu'est-ce qu'elle a à faire des manières, celle-là? Et les abats, c'est extra, tu sais pas le ragoût qu'ils vont se torcher...!

Je retourne à mon feu. Je flaire que l'histoire du chien et de la mère qui demande des restes, c'était du flan. Ce qu'il voulait, Quique, c'était son morceau. Mais je ne dis rien à Chueco. Et il faut croire que mon silence lui pèse parce qu'il poursuit en m'énumérant ses raisons :

– En plus, elle se prend pour qui, c'te pétasse. Pourquoi elle lui dit pas d'attraper un chat pour elle au lieu d'essayer de nous taxer le nôtre? Ah, non... madame mange pas de chat! Avoue qu'elle a du vice!

Je l'arrête :

– Possible qu'elle sache pas les tuer, ou que ça lui fasse quelque chose.

– Elle a qu'à apprendre, mon pote! Et sinon, qu'elle aille se faire foutre.

## Du poison en bouteille

La bière est chaude. Pression, tu parles, on dirait des œufs en neige. Ma chope arrive avec deux tiers de mousse et un tiers de liquide. Mais comme je n'ai pas envie de m'engueuler, je la prends comme elle vient. En plus, je sais que le Gordo Farías ne se laissera pas faire. Si je réussis à m'en faire tirer une autre plus fraîche et sans mousse, il voudra me la faire payer et je suis raide.

Chueco entre avec une vraie tronche de poker menteur. Il est pâle. Il s'approche de ma table et gueule :

– Ramène du rouge, Gordo !

Il s'assoit et me regarde en face. Les yeux grands ouverts. Vides. Aucune expression. Le Gordo Farías arrive avec une bouteille et un verre dans la même main, pendant que Chueco me dit :

– Qu'est-ce tu fous, Gringuito ? Comment tu vas ?

Il a une moue en biais et reste comme si tout allait bien, mais tout ça très forcé. Il fait l'acteur.

– Ça marche, je réponds, et je lui renvoie la même tête de dingue, pour voir ce qu'il me dit.

Il me rend nerveux. Il cligne des paupières et ferme les yeux une fraction de seconde en plus de la normale. C'est un vrai signal, ça. Imperceptible, comme aux cartes. Je saisis au vol, mais je ne comprends pas.

Le Gordo Farías plaque le verre sur la table d'un coup sec. Il tend sa bouteille et, avant de servir la moindre goutte, aboie :

– C'est deux *pesos*!

– Ça va, Gordo. Qu'est-ce t'as ? lui dit Chueco.

Il la ramène, mais mal. Il est tendu, raide comme une trique.

– Une chose après l'autre, réplique le gros.

– Vas-y, sers, aie pas peur, putain. Tu vois pas qu'on est des agneaux ?

À côté du verre, il y a un billet, cinquante tickets. Je ne sais pas d'où il est sorti.

Le Gordo Farías raffe le billet et remplit le verre à ras bord.

– Laisse la bouteille, lui dit Chueco.

Il parle en tordant la bouche sur le côté, il ne le regarde même pas. Le gros prend le mépris en pleine gueule et ne se retient pas.

– Va te faire foutre ! C'est le pompon... encore une sous-merde qui se prend pour un *capo*. Qui t'as dévalisé ? Ta maman ?

– Tu oublies le respect, Gordo, c'est pas bon pour les affaires, et fais gaffe qu'on vienne pas te les palper, les tiennes...

– Qui c'est qui va me palper mes affaires ? Toi, petite raclure ?

Le Gordo Farías jette la monnaie sur la table et retourne à son comptoir en étouffant un éclat de rire entre deux quintes de toux.

– Marre-toi, marre-toi, tu pleureras mieux après, murmure Chueco entre ses dents.

Il m'adresse un clin d'œil et sèche son verre. Je sens bien d'où viennent les tirs. Comme ça ne me plaît pas du tout, je lui refais la tête de dingue qu'il avait en entrant dans le bar.

– Qu'est-ce qu'y a, Gringo ?

– C'est à toi qu'il faut demander ça, putain ! Et tu peux me dire d'où t'as tiré ce fric ?

– Ça va, je l'ai eu au bluff. Bouge pas, je t'explique après.

Je finis ma bière. J'allume une cigarette. Chueco agite deux doigts comme s'il tâtait la cigarette que je ne lui ai pas offerte. Je tape le fond de mon paquet pour en faire sauter une, mais ce n'est pas de gaieté de cœur.

– Je préfère ça, camarade. C'est pas beau de tout garder pour soi.

Chueco remplit son verre et fait la même chose avec ma chope. Le vin pousse vers le haut la mousse restée collée au fond.

– Qu'est-ce tu fous ? je proteste.

– Bois et fais pas ton délicat, il me répond.

Son petit ton me met hors de moi, mais il n'a pas tort. Ce n'est même pas du gros rouge, ce qu'il me sert, c'est de la mort-aux-rats. On peut mélanger avec n'importe quoi : bière, limonade ou pisse, le résultat est le même ; du raide plus raide que du jus de caroube. Ce qui surprend, c'est la bouteille. Elle a l'air authentique. Je suppose qu'elle n'est pas d'origine.

Si le Gordo Farías apporte toujours la bouteille débouchée, ou avec un bouchon qui a déjà servi, ce n'est pas pour rien.

Je parie que c'est du vin bon à jeter qu'il rapporte de chez le grossiste dans les bidons de vingt litres, cet avare, et qu'il entropose dans la réserve au fond de son bar avant d'embouteiller sur place. S'il veut s'installer marchand de vin, moi, ce n'est pas mon problème. Mais le jour où le gros sera tenté de renforcer sa marchandise et qu'il la baptisera avec le mauvais alcool, ça va chier. Pour ce qui est de la chimie, je n'ai aucune confiance dans ses connaissances. Dans les miennes non plus, mais je sais au moins qu'entre alcool à 90° vendu en pharmacie et alcool à brûler moins cher vendu en vrac à la quincaillerie, il y a une différence. L'un soûle, l'autre tue. Et, dans le quartier, ce ne serait pas la première fois que ça arriverait.

Tout en réfléchissant à la question, je descends ma chope de poison et Chueco remet ça. Entre-temps, il n'a pas ouvert la bouche. Et il semblerait qu'il n'ait aucune intention de le faire.

– Bon, je lui dis, ton collègue ici présent va se pieuter.

– Finis la bouteille avec moi, j'ai une affaire à te proposer.

Les minutes passent et Chueco ne lâche rien. Il tourne sans arrêt la tête vers le comptoir pour voir où est Farías. Le gros s'en rend compte. Il est de bonne humeur. Il doit croire que Chueco n'a pas digéré le coup du billet, car, quand il ne le regarde pas, il fait des gestes de notre côté et sort une vanne à voix basse aux hommes qui moisissent au comptoir. Ils se marrent tous aux dépens de Chueco, qui leur tourne le dos, trop concentré sur son délire pour s'en rendre compte. Moi, je ne lui dis rien. Je ne veux pas le provoquer.

– Vas-y, parle, je tiens plus, mec.

Chueco écluse son verre. Il vérifie une dernière fois qu'il ne se passe rien du côté du comptoir, se retourne pour observer la rue, rejette son corps en arrière et enfin me regarde en face.

– Donne-moi une sèche, ma poule, et détends-toi. T'as pas de couilles.

– Quoi, tu me les tâtes ? je réponds aussi sec, la voix dure.

Et à l'envie de lui en mettre cinq en pleine figure s'ajoute une bouffée de chaleur quand je me rends compte qu'il m'a tendu un piège encore une fois. Quel naïf je suis ! Mais je me suis trop avancé, je ne peux plus reculer.

– Je te les tâte pas, je te dis les choses comme elles sont, me répond-il sérieusement.

– Quand ?

– Cette nuit. Mais je sais pas, tu vois. J'avais pensé que tu ferais mon second... Mais si tu dois me suivre la queue entre les jambes, c'est pas la peine.

– Tu me prends pour qui, Chueco ? Tu veux que je te pète la gueule ?

Plus qu'une menace, c'est une invitation à la réplique, pour avoir une raison de lui démolir le portrait. Mais Chueco me connaît, c'est un vieux renard. Il a déjà obtenu ce qu'il voulait. C'est pour ça qu'il rit tout bas et ne me répond pas. Je serre les poings et je m'en vais. J'ai les tempes qui battent.

## En violant les règles

Dans le laps de temps qui va du moment où le Gordo Farías met la clé dans la serrure et la tourne deux fois jusqu'à celui où le coup de matraque lui tombe par-derrière sur sa tête qui va taper contre la porte de tôle et l'ouvre, je pense à beaucoup de choses. La coke, ça vous accélère. Le gros billet de Chueco, c'était du bluff, mais il s'est transformé en trois grammes. Qui ont déjà disparu.

Je pense : Il se passe quoi si le gros nous reconnaît ? Chueco a dit « gentiment », mais, avec lui, on sait déjà. Je m'en foutrais, de lui régler son compte, au Gordo Farías, mais je pense à Yanina, sa fille. On s'est dit qu'elle est allée danser, comme tous les jeudis. C'est ce qui faisait que le coup devait avoir lieu ce soir. Mais si la petite est là, en train de regarder la télé ? Et si elle n'est pas là, comme on s'est dit, mais que ça vire à l'aigre ? Le gros est peut-être un salaud, mais il la traite comme une reine. La mère est morte il y a deux ans et je serais triste de la rendre orpheline. Pour l'instant, c'est encore une gamine, mais le fuselage, elle l'a au poil.



Et, que je sache, elle n'a plus d'autre famille. Si ça déconne et qu'elle se retrouve seule avec le bar sur les bras, elle va se faire bouffer toute crue.

Et si quelqu'un nous voit? Je me pose la question en regardant de tous les côtés avant de sauter le pas. Chueco n'a pas de code moral. À l'heure qu'il est, moi non plus. Mais dans le quartier il y en a un, de code, qui est sacré : ce genre de petit boulot se fait au-dehors. Chez nous, au pire, on règle son compte à l'innocent venu du dehors sans avoir été invité. Mais c'est rare. Logiquement, la règle est respectée. Si tu envoies ton gamin à la boulangerie, tu sais au moins que ton voisin n'ira pas le dépouiller en route, parce que, s'il le faisait, il ne serait plus là pour le raconter. Et toi, tu ne veux pas qu'il y en ait un qui touche à ta femme, à ta sœur ou à ta fille, alors tu ne vas pas sauter sur la meuf qui traverse la ruelle toute seule la nuit.

Je ne vois personne, mais on ne sait jamais. La nuit est cousue de mille yeux à l'affût. Si une paire est en train de nous observer maintenant, on l'a dans le cul. Et profond. Entre cinq macaques agités de la Fédérale qui nous tombent dessus et les nôtres venus nous apprendre à respecter les règles, je choisis les premiers.

Le fracas de la tête contre la porte remet le temps en marche. Je ne cogite plus.

– Vas-y, vas-y, vas-y, me presse Chueco, qui essaie de pousser le corps vers l'intérieur.

Avec le coup de matraque qu'il a reçu sur la tête, le gros est tombé raide sur le pas de sa porte. Je l'enjambe, je le prends par sa chemise, aux entournures, et je tire. Quand la masse se retrouve à l'intérieur, Chueco ferme la porte. On entend les

abolements d'un chien et, par-dessous, les gémissements rauques du gros. Il est dans le cirage. Chueco lui met la tête dans un sac de jute qu'il a sorti de je ne sais où. Apparemment, il a tout prévu. Il lui enlève sa ceinture et lui attache les mains dans le dos.

J'avance à tâtons dans le couloir. Il fait noir, tout est vide. J'arrive dans une espèce de salle à manger. La clarté des lumières de la rue entre par la persienne descendue à mi-hauteur. J'allume. Une table, trois chaises, un téléviseur sur une caisse en plastique et des ordures.

Chueco entre et nous commençons à chercher. Il n'y a pas beaucoup d'endroits où cacher de l'argent. En deux minutes, nous passons dans la cuisine. De quoi gerber : des assiettes sales, des cafards et des casseroles brûlées. Le placard et le meuble sous la paillasse n'ont pas de portes. Pas besoin d'y toucher pour voir ce qu'il y a dedans. Ce dont on n'a envie ni l'un ni l'autre, je parie que la dernière personne qui y a passé un coup de lavette, c'était la défunte. Et pas mal de temps avant de mourir, encore. Le frigo est vide ou il est en panne. Chueco l'inspecte et se met à ouvrir les pots et les boîtes des étagères. Des pâtes, des haricots, du maté, du sucre...

– On peut savoir ce que tu fous, putain ? je lui crie.

– Qu'est-ce tu crois, ducon ? Un avare, ça garde son fric dans les endroits les plus bizarres. Qu'est-ce tu vas t'imaginer ?

Quand Chueco fait celui qui sait tout mieux que personne, ça me donne des envies de l'étrangler, mais cette fois je me la boucle. Possible qu'il ait raison et, la meilleure chose à faire, c'est encore de vérifier. Je l'abandonne dans la cuisine. Je continue dans la chambre d'à côté. C'est celle de Yanina.

Je le sais à cause des photos qui sont fixées au mur avec des punaises et des habits jetés par terre : un chemisier de coton, un soutien-gorge et un petit bermuda noir en lycra. Je le ramasse et le défroisse de la main. J'imagine comment elle le remplit avec ses fesses et j'en ai l'eau à la bouche. J'inspecte l'armoire, je retourne le lit et fouille dans les tiroirs de la table de nuit. Je sais parfaitement que ce n'est pas ici que je trouverai le fric du Gordo Farías, mais puisque Chueco s'excite tellement à inspecter la cuisine, pourquoi je ne pourrais pas, tant qu'à fouiller, traîner un peu parmi les affaires de Yanina ?

Sa chambre aussi est sale, mais son odeur à elle imprègne tout. Et j'aime ça. Dans un tiroir de la table de nuit, au milieu des tubes de rouge à lèvres et des vernis à ongles, je trouve un joint. Je le garde derrière l'oreille. Dans l'autre tiroir, il y a un cahier rempli de photos et de papiers. Je me mets à lire. Tout de suite, Chueco me dérange, qui me gueule de venir.

– Qu'est-ce que je disais ! Faut qu'il soit salaud, ce pouilleux de Farías... Trop incroyable, pire qu'un banquier !

Si je comprends bien, c'est la grosse surprise. J'entre dans la chambre d'en face, celle du patron, et je vois Chueco, il a les yeux qui lui sortent de la tête.

– C'est comme au cinéma, Gringo. J'y crois pas !

– Qu'est-ce qu'y a, mec ? T'as trouvé le fric ?

Il me fout les nerfs avec ses mystères.

– Mate un peu, il me dit en montrant une penderie encadrée dans le mur derrière un rideau plein de chiures de mouches.

J'arrache le rideau, je pousse sur le côté les fringues du gros pendues à la barre et je vois le pourquoi de tout ce raffut.

Dans le fond de l'armoire, il y a un vieux coffre-fort peint en vert, avec un petit cadran pour la combinaison secrète et tout le bazar. Je me tourne et le visage désespéré de Chueco fait exploser en fou rire mon anxiété accumulée.

– Qu'est-ce qui te fait rire, espèce de con ? Maintenant, on fait quoi ?

Je me tiens le ventre. Je ne peux pas lui répondre. J'ai les tripes tellement secouées qu'elles vont se décrocher. Je suis en train d'essuyer mes larmes quand j'entends un bruit métallique que je connais par cœur. Le ressort du cran d'arrêt quand Chueco libère sa lame.

– Il nous reste plus qu'à réveiller le gros lard et à lui faire chanter la combinaison, me dit-il en jouant avec le fil de son couteau. Son petit ton câlin est plus sinistre que la merde.

– Arrête un peu, t'es dingue ou quoi ? Tu vois pas qu'il est bidon ? je lui dis en tapant sur le coffre de mes doigts repliés.

Pas de doute, à l'oreille, ce n'est pas plus épais qu'une boîte de conserve. Moi-même, je suis surpris. Et puis je vois que c'est tout bouffé par la rouille : autour des pieds, sous le plateau de dessus et autour de la serrure, une espèce de manivelle à trois bras. C'est un jouet. Un jouet pour les avarés qui croient au père Noël. Un de ces jouets qu'éventrent les garçons brise-fer pour voir comment ça marche et ce qu'il y a à l'intérieur.

Sans dire un mot, je refais le couloir en sens inverse et je ramasse la matraque avec laquelle j'ai ratatiné le gros. Je retourne dans la chambre. Chueco est pâle. Il ouvre la bouche, mais ne dit rien. Je lui fais signe d'attendre. Je tape fort sur la manivelle en l'attaquant sur le côté et la tôle rongée

cède. Je tords l'axe de haut en bas et il finit par se détacher. Je souffle dans le trou, les morceaux de fer rouillé sautent et je rentre mon doigt. Avec l'ongle, je libère le ressort du pêne. Le coffre s'ouvre. Rien de plus facile. Comme si j'avais fait ça toute ma vie.

Je n'ai pas le temps de me demander comment j'ai pu réussir ce coup de maître, car Chueco a déjà mis la tête à l'intérieur. Des deux mains, il jette dehors tout ce qu'il trouve : des vieux papiers, des factures, des talons de tickets, des magazines porno, l'acte d'une hypothèque, des prospectus de grossistes en vin et en bouffe vieux de cent ans et, enfin, une boîte à chaussures fermée avec de la ficelle.

– Il est là, dit-il en coupant la ficelle avec son couteau.

Il soulève le couvercle et les billets emprisonnés débordent. De toutes les couleurs : des bleus, des marron, des verts, des rouges, des violets... Ils ont beaucoup de zéros et la tête du Libérateur. Nous restons hébétés à les regarder. Je m'en souviens très bien. Chueco aussi, je suppose. Avec un marron, on s'achetait un sac de pop-corn. Avec un bleu, un Coca-Cola. Avec un rouge, c'était la totale... Ce sont des *pesos ley*, imprimés au début des années 1970. Retirés de la circulation depuis plus de quinze ans.

Les mains tremblantes, Chueco vide la boîte et, quand il constate qu'il n'y a pas de billets d'aujourd'hui, il les envoie tous se faire enculer. D'une voix cassée, criarde, comme s'il allait éclater en sanglots dans la seconde. Je le préviens :

– Fais pas de bordel, mec, on va nous entendre.

C'est pire après. Il flanque des coups de pied dans tout ce qui est à sa portée sans arrêter de gueuler.

– On y va, Chueco. On s'arrache, c'est foutu.

Il ne m'entend pas. Je le prends par les épaules et le pousse dehors. Sa fureur renaît quand il voit le gros allongé par terre au bout du couloir. Il se jette sur lui et, alors, cette masse impressionnante, il arrive presque à la soulever du sol à coups de pied. Le Gordo Farías est à moitié mort. Il gémit à peine chaque fois qu'il s'en prend un.

– Arrête! Arrête, je te dis, imbécile! je lui crie en mettant ma jambe entre les siennes et le corps gisant à terre.

Je me baisse et je fouille le gros. Dans sa poche de chemise, il a une liasse de billets. Pas beaucoup, mais ceux-là, au moins, ils sont valables.

– Regarde, je lui dis. Maintenant, on se casse.

– Non, attends. Ça aussi, on lui confisque, à ce rat, me réplique Chueco, et il lui ôte sa montre.

Une Citizen, un modèle qui a plus de dix ans. Il me l'agite à trois centimètres du nez. Maintenant il a les yeux qui brillent et il rit, ce con.

– Bouge, on se casse, je lui crie.

## Commérages

– Gringo!

– Hein... ?

– Gringo! Gringoooo!

On me secoue l'épaule.

– Quoi? Qu'est-ce qu'y a?

– Gringo!

J'ouvre les yeux. C'est Quique, et il me réveille.

– Qu'est-ce tu fais là? Et la grand-mère?

– Elle est dehors, elle parle avec ma mère.

Je n'en ai pas envie, mais je me lève quand même et je m'habille. Il fait chaud. La fenêtre est ouverte. Le soleil brille haut et tape fort. Quique me parle, je ne l'entends pas. J'ai la tête pleine de fumée. J'enfile mes baskets et je vais dans la salle d'eau. La flotte me réveille un peu. J'émerge.

– Tu ne devrais pas être à l'école? je lui demande.

Quique me regarde, le visage suppliant.

– On a pas école. Les maîtres sont en grève.

– Tu as déjeuné? je lui dis en me dirigeant vers la cuisine.

Le gosse me suit comme un toutou. Il n'arrête pas de me coller aux fesses, ces derniers temps. Je m'en rends compte juste maintenant.

– Tu as déjeuné ? je lui répète tout en mettant la bouilloire sur le feu.

– Oui...

Il n'a pas l'air très convaincu.

L'eau bout. Je prépare un maté bouilli bien tassé. Quique s'assoit à la table de la cuisine et me regarde faire. Je sers deux tasses et les pose sur la table. Je cherche du pain. Il n'y en a pas, mais il reste trois biscuits dans un sachet ouvert. J'en jette deux au gosse, j'avale l'autre et je m'assois. Quique souffle sur le maté fumant et trempe un biscuit avec précaution. Il renouvelle l'opération avec le second. Quand il a fini, il souffle encore sur son maté et boit une première gorgée. Il plisse les yeux et murmure un gros mot.

– Je me suis brûlé jusqu'aux couilles. C'est pas chaud, c'est brûlant...

– C'est comme ça que c'est bon, je lui dis.

Je l'ai à la bonne, ce petit. Il est super.

Il continue à souffler et fait une nouvelle tentative. Maintenant, il prend l'air dégoûté.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, mon pote ?

– T'as pas du sucre ?

– Excusez-moi, monsieur, je lui réponds avec un geste de la main.

Quique me regarde, il se demande où je vais, mais je ne rigole pas. J'ai oublié le sucre, vu que je n'en mets pas moi-même. Je me lève et lui rapporte une petite cuiller et un sachet de chez McDonald's, j'en pique pour la grand-mère



Mamina quand je traîne par là. Elle aime son maté sucré. Très sucré.

Quique s’amuse quelques secondes à tripoter le sachet. Il me remercie d’une grimace, le déchire et fait tomber le sucre dans sa tasse. Il tourne avec le plus grand soin, comme s’il préparait un mélange explosif. Nous buvons notre maté bouilli en silence.

Quand il a terminé, il remet sa petite cuiller dans la tasse et se lève.

– Alors, mec ? Tu m’accompagnes ?

– Où ça ?

Il s’énerve :

– Oh ! Je te l’ai déjà dit !

Personne n’aime être obligé de se répéter, c’est la preuve qu’on a parlé dans le vide. Les mêmes non plus n’aiment pas ça. Et Quique, moins que les autres. Il a des expressions, des silences et même un regard d’adulte. Comme s’il avait mûri de force avant l’âge.

Je lui tapote l’épaule et je l’interroge de nouveau :

– Où tu veux aller, champion ? Je n’en ai pas la moindre idée, sans blague.

S’il m’en a parlé pendant que je m’habillais, je n’ai pas percuté.

– Cartonner. Le Chelo me prête sa charrette. Il y va pas aujourd’hui parce qu’il bouge avec les sans-travail, tu sais bien, la grève des maîtres et tout le tintouin... me dit-il.

Je lui mens :

– Peux pas. J’ai à faire.

Il me regarde, il est déçu. Les yeux écarquillés. Ronds. Ou il croit que j’ai quelque chose contre lui, ou alors il a

vraiment besoin de la monnaie qu'on va lui refiler pour ses vingt kilos de papier. Sûrement les deux.

– Hé! Où tu vas, là! Le prends pas comme ça, *che*, on va pas arquer dans la rue toute la sainte journée pour peau de balle...

Quique est ailleurs. Il soupire, regarde au loin. Je tâte mes poches, je sens la droite rebondie. Les billets. J'en sors un de cinq et je le lui tends.

– Tiens, achète-toi ce que tu voudras... et éclate-toi.

Quique reste bouche bée. Il n'en revient pas.

– Merci, Gringo! me dit-il, et il part en courant.

– Partage avec ta frangine, hein! je parviens à lui crier avant qu'il disparaisse derrière le rideau de franges qui donne sur la rue.

Je sors lentement derrière lui. Dehors, pour la grand-mère, appuyée sur son balai, et Ernestina, c'est l'heure des commérages. Je dis bonjour à grand-mère.

– Bonjour, Mamina, comment vous allez, ce matin?

Ernestina est trop occupée à crier quelque chose à Quique pour remarquer ma présence. Et le même est déjà trop loin pour l'entendre.

– Très bien, mon gars, me répond grand-mère avec son sourire mi-figue mi-raisin.

Ernestina m'adresse une moue ambiguë et reprend là où elle en était restée. La mère au Quique a beaucoup changé. Elle fait vieux, elle est pâle et beaucoup plus maigre qu'avant. Elle a perdu ses nibards et, à ce que je vois, son sourire aussi. De l'Ernestina aguicheuse qui en rendait fou plus d'un dans le quartier, il ne reste pas trace.

J'allume une cigarette. Et comme je continue à la dévi-

sager sans me gêner, Ernestina me demande :

– Tu as su ?

– Quoi ?

Au lieu de me répondre directement, elle refait à Mamina l'historique de ce qui est arrivé. Et c'est reparti, les ragots à bouche que veux-tu. Je dresse l'oreille.

Le Gordo Farías a été attaqué cette nuit. Il a failli y passer. Il a été transporté en ambulance depuis le local des premiers secours jusqu'en ville. La tête et plusieurs côtes cassées. Ce serait deux jeunes. Des petits cons, des drogués. Quelqu'un les a vus ? Il paraît que oui. Ils sont sûrement pas d'ici. Quelle horreur ! On est plus en sécurité nulle part, même pas dans son quartier. Rubén dit qu'ils feraient mieux de serrer les fesses s'il les croise, ces mômes, il leur fera pas de cadeau. Et la gosse ? Elle était pas là, c'est encore une chance.

J'écoute et je me garde de faire le moindre commentaire. D'ailleurs, je ne saurais pas quelle attitude prendre : surprise ? Indignation ? Curiosité ? Indifférence ? ... L'histoire que j'entends rend un son bizarre, c'est comme si elle était arrivée à quelqu'un d'autre. Sans blague.

Rubén, c'est beaucoup plus inquiétant, ce qu'il a dit, mais ça me glisse dessus. Rubén s'occupe de la casse de voitures d'en bas. Que je sache, il n'est jamais armé. Et ce n'est pas le genre de type à te faire chier de trouille dans ton froc quand tu le croises. Le problème, c'est que c'est un homme de parole : il fait ce qu'il dit. Le contraire d'une grande gueule. C'est pour ça que même les flics le respectent. Ils ont leurs affaires ensemble et, au-delà de ça, ils ne l'emmerdent jamais.

L'autre aspect de la question qu'on ne peut pas écarter, c'est que Rubén est cul et chemise avec Jetita. Et alors lui, oui,

c'est un vrai méchant. Jetita tient toute la coke et l'herbe du quartier. C'est le *capo* de la bande qui fait la loi ici. Si jamais Jetita rejoint Rubén dans sa croisade justicière contre les agresseurs du Gordo Farías, c'est réglé. On est foutus.

Je me demande ce que Rubén trouve au gros. Tu ne vois pas qu'il soit accro au poison qu'il lui sert tous les soirs ? Ou alors il se pourrait qu'il fasse campagne dans le quartier pour gagner la confiance de quelqu'un avec qui il cherche à négocier. Mais là, j'ai un gros doute, c'est une stratégie trop compliquée pour lui. Quand un gars comme Rubén agit en solo, il n'y a que deux explications : ou bien il en retire un bénéfice immédiat, ou bien c'est simplement que ça lui sort des tripes. Dans le cas présent, je ne sens ni l'un ni l'autre. Brûler deux jeunes parce qu'ils ont cassé la gueule à un rat comme le Gordo Farías, je ne crois pas que ça passionne les foules. Et encore moins un Rubén.

Bien sûr qu'il y a aussi la question de l'honneur et du code du quartier, mais même là, je n'y trouve pas mon compte. Il y a quelque chose qui ne colle pas dans cette histoire. Ça pue. Ça pue le chat crevé...

– Je m'en vais, Mamina. Vous avez besoin de quoi, à part l'argent ?

Je la charrie, en lui glissant deux gros billets dans sa poche de tablier. Enjôleuse, elle me répond :

– D'un baiser, mon Gringo.

Je l'embrasse, avec plaisir. Je la serre même un peu contre moi, ce qui ne m'empêche pas de remarquer le ton qu'elle a pris. C'est bizarre, mais cette façon qu'elle a eue de me dire « mon Gringo » m'a donné l'impression qu'elle s'adressait à un autre. En tout cas, c'est ce que j'ai entendu.

Gringo n'est pas mon vrai nom, mais c'est pareil. Je n'en ai pas d'autre. Mamina m'appelait comme ça quand j'étais petit. Plutôt blondinet, à ce qu'elle dit. Je ne le suis plus. Mais c'est comme ça qu'on me connaît et comme ça que tout le monde m'appelle. Qu'on le veuille ou pas. Je suis le Gringo, même si ce n'est pas mon nom.

Mamina n'est pas ma vraie grand-mère non plus, mais c'est pareil. Je n'en ai pas d'autre. Elle a élevé ma mère. Et quand maman a passé l'arme à gauche, elle m'a élevé. Mais ce n'est pas la mère de ma mère. Là encore, inutile de tourner autour du pot. Pour moi, c'est comme si elle était ma mère, même si elle ne l'est pas pour de bon et qu'elle est plus vieille qu'une promesse.

Des enfants à elle, Mamina en a deux. L'aîné, il est en prison depuis presque vingt ans. Le plus jeune, il y a quinze ans qu'il est paumé au milieu de nulle part. Il travaille dans une cimenterie en Patagonie. Silvio, je crois qu'il s'appelle. Je ne l'ai jamais vu de ma vie ou, si je l'ai vu une fois quand j'étais petit, je ne me rappelle plus.

C'est bizarre, mais c'est grâce à ce type sans visage que je n'ai pas fini dans un fossé. Moi et la série de laissés-pour-compte passés aussi par chez Mamina. Quand elle m'a récupéré, elle était déjà trop vieille pour faire des ménages. Et l'autre, le Silvio, depuis qu'il est parti dans le Sud, il lui refile tous les mois un peu d'argent. Le minimum, de quoi survivre. Et Mamina a survécu. Elle et les deux ou trois affamés qu'elle a toujours eus dans ses jupes, qui sont partis l'un après l'autre ces dernières années. Maintenant, il n'y a que moi qui reste, et elle sait que je ne vais pas tarder à aller

voir ailleurs si j'y suis. Mais je ne me presse pas, parce que ça me fait mal au cœur de la laisser seule.

– Et d'où ça sort, ça ? me demande Mamina, la main dans la poche de son tablier.

– Rien, des petits boulots que je fais...

– Ah, mais c'est très bien, mon petit, me coupe-t-elle durement.

Elle ne gobe pas ce que je lui dis et elle n'aime pas que je lui raconte des mensonges. Moi non plus, je n'aime pas lui mentir, mais je suis obligé.

De la main, Mamina me fait signe de partir. Et je disparaissais.

## Ça me brûle dans la poche

Je m'achète un ticket et je monte dans le train, la classe! Avec de l'argent, tout est plus facile. Et plus agréable. Le ciel est plus propre, la chaleur plus supportable et même les passagers qui partagent le wagon avec moi ont l'air bien dans leur peau. Le problème, c'est que je ne peux pas me débarasser des lambeaux d'angoisse qui me collent au corps. Et puis je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je vais aller ni de ce que je veux faire. Des années à attendre de récolter un peu de blé pour ci ou ça et, maintenant que j'en ai, je ne sais pas ce que je veux. Je ne sais pas ce que je veux, mais je le veux maintenant, je me dis, en pensant à la chanson du Pelado Luca. Un vrai rockeur, le Pelado Luca, qui avait les idées claires.

Je compte les billets en douce, pour éviter les regards assassins, et il n'y a pas de quoi se prendre la tête. Ce n'est pas tellement. Juste de quoi me payer mes à-côtés pendant deux mois ou tout flamber en un jour ou deux. Je choisis la seconde solution et je n'y pense plus.

Je descends à la station Buenos-Aires de l'avenue Belgrano et je marche sur Entre-Ríos jusqu'au centre. Ça fait une trotte, mais comme la ville est en ébullition, c'est la meilleure solution. Il y a des manifestations partout. Retraités, instituteurs, chômeurs, ceux qui dressent des barrages dans les quartiers, même les fonctionnaires : tous dans la rue. Des gens qui courent et des sirènes. Sur la place du Congreso, par contre, il n'y a pas un chat. Les grands axes, Callao, Corrientes, l'avenue de Mayo sont coupés. À la hauteur de Talcahuano, je croise un petit groupe de jeunes qui avancent avec des drapeaux, des pancartes, des sifflets et des crécelles sous une immense banderole de la Fédération universitaire. Les mots d'ordre criés au mégaphone par le gars à lunettes qui ouvre la marche les excitent à mort. Ils sont quatre pelés, mais ils font ça en grand, comme s'ils étaient l'avant-garde d'un cortège qui boucherait tout jusqu'à la rue Liniers. Le plus marrant, c'est qu'ils vont droit vers le cordon de flics postés à moins de deux cents mètres.

Je reste un moment fasciné à regarder le spectacle. Surtout celui d'une fille avec un petit bonnet rastafari qui se donne à fond. Elle remue son cul super bien, cette meuf. Et elle ne s'arrête de danser qu'à cinquante mètres du barrage de flics. Les jeunes s'assoient au milieu de la rue pour discuter. Rien que de la frime.

Je les abandonne à leur sort et continue sur Lavalle. J'entre dans le premier cinéma que je vois ouvert et paie mon ticket sans poser de questions. J'ai droit à plein de monnaie en retour.

– La première séance est à moitié prix, dit la caissière devant mon air surpris.



À l'intérieur, je ne distingue que deux ou trois personnes dans la pénombre. Sur l'écran, c'est du pur Hollywood. De l'action, ça tire de tous les côtés. Le film est à peine commencé que je m'ennuie déjà, mais je reste jusqu'à la fin. Et la fin est comme je m'y attendais. Enfin. Nase.

Je sors, j'allume une cigarette et je me balade un peu. J'ai faim. J'entre dans une pizzeria. Je commande la plus chère. Elle a de tout, champignons, jambon, artichauts, poivrons rouges...

– Double pâte, chef, je dis au garçon, en montrant l'épaisseur entre le pouce et l'index, et une bière.

Je choisis aussi la plus chère de la carte. Importée. Brune comme du Coca-Cola. Et excellente.

Je m'en mets jusque-là. Pour un peu, je ne pourrais pas finir, mais je m'acharne et j'y arrive. Au moment de payer, la scène du cinéma se répète.

– En promotion, la spéciale maison, plus une bière, m'explique le garçon.

Je paie et je sors. Je traîne sans but. Et j'arrive sans le vouloir dans le Once. Il y a des années que je ne suis pas venu dans ce quartier. Les magasins des juifs sont toujours là, mais pas les juifs. Maintenant, c'est tous des Coréens. À peine si je vois une famille orthodoxe, ils marchent dans la rue en se donnant la main. Ils sont habillés en dimanche. La mère et deux petites filles, toutes les trois portent une jupe longue. Le père, tout en noir, avec un grand chapeau et deux longues boucles qui lui tombent devant les oreilles. Le garçon est en pantalon court, avec un petit galurin minuscule collé sur le dessus de la tête, tenu par deux barrettes comme la grand-mère Mamina en met dans ses cheveux.

Sur le trottoir d'en face, deux Péruviens s'engueulent à cause d'une pute. Une petite grosse assez mignonne qui ne fait pas trop attention à eux. La famille juive non plus. Elle passe au large. La dispute monte en décibels et ils en viennent aux coups. Le plus petit pète le nez à l'autre d'un coup de boule. Comme le résultat de la bagarre est déjà évident, le spectacle est terminé pour moi. Mais je remarque que les curieux ne bougent pas. Ils restent regarder comment ça va finir. Moi, je poursuis mon voyage.

Je m'arrête devant la vitrine d'un marchand de chaussures et je vois les pompes que j'ai envie de m'acheter depuis longtemps. J'entre. Ce sont les plus chères. Je suis content de l'apprendre. C'est une connerie, mais ça me fait marrer. Je les essaie et, dans la glace, je les trouve trop flashy. Avec ça aux pieds, je n'arrive même pas au coin de la rue. C'est un appel au crime avec la crise qu'il y a. J'en préfère d'autres, plus discrètes. Je choisis des belles, mais moins voyantes. Je les paie et même scénario. Elles sont en solde. Je les garde aux pieds. Je laisse les vieilles à la vendeuse. Elles sont fichues. La toile est déchirée partout et la semelle est trouée.

Je prends du côté du port. Le jour commence à décliner et l'angoisse ne me lâche pas. Le fric me brûle, dans ma poche, mais, à l'allure où je vais, entre les soldes, les ristournes et les promotions, j'ai trop de mal à le dépenser. Tant mieux pour moi, je me dis, mais je ne suis pas convaincu.

Je passe devant une librairie et j'entre pour regarder. Je suis prêt à n'importe quoi. Parmi les vieux bouquins couverts de poussière, il y en a un qui retient mon attention. Un gros, avec une baleine blanche sur la couverture. La baleine est en train de casser en deux d'un coup de mâchoire un

bateau plein de marins. *Moby Dick*, ça s'appelle. J'aime ce dessin, je ne sais pas pourquoi. Je retourne le livre dans tous les sens et je me souviens d'un dessin animé avec une baleine blanche qui volait. Un truc de pédé, mais j'aimais bien. Je regardais quand j'étais petit à la télé en couleurs que nous a rapportée un jour le cousin Toni. Sûrement volée.

Cette baleine est pareille à l'autre. Elle a la même forme, les mêmes yeux, mais elle a l'air plus sauvage, plus réelle. C'est une vraie.

Je replonge dans mes souvenirs et je pense au cousin Toni. Quand j'étais petit, c'était mon héros. Toni fumait, il sortait avec des filles et il me donnait toujours des pièces. Il avait dix ans de plus que moi. Autant d'années qui ont passé depuis que je ne l'ai pas vu. Il a disparu. Il s'était mis dans les problèmes. Il paraît qu'il avait un avis de recherche de la Police fédérale aux fesses.

– Je le prends, je dis au vieux qui roupille derrière une pile de livres.

Il se secoue et attrape celui que je lui tends.

– C'est un très bon livre ! Un classique ! me dit-il. Ça vous fera quatre pesos.

Je ne sais pas ce que je fous, là. Je n'ai jamais lu un livre de ma vie et maintenant j'en achète un. Le comble : c'est donné et je voulais seulement dépenser mon fric...

## *Peace and love*

Je continue vers le port, le livre sous le bras, les mains dans les poches. Dans la droite, je tâte le joint de Yanina. Je n'ai pas voulu le fumer avant parce que je n'étais pas très en forme. Moi, le shit me fait pencher du côté où je vais tomber. Si je n'ai pas le moral, c'est pire après. Si tout va bien, c'est le pied. S'il y a de l'orage dans l'air, je pète les plombs.

Maintenant, l'envie me prend de l'allumer. La baleine m'a remis d'aplomb. Pas celle du livre, celle de la télé. Elle était gigantesque, mais elle rétrécissait comme par enchantement et devenait pas plus grande qu'un lamprillon. Et le têtard nageait dans un verre. Josefina, elle s'appelait. Je me rappelle même la chanson. Quand elle grandissait, elle s'envolait en emportant un gamin. Loin, n'importe où. Elle était géniale. Je ne sais pas pourquoi je continue à penser à Toni. J'ai l'impression que je l'identifie avec ce gamin. Si ça se trouve, quand j'étais petit et qu'il a disparu, je me suis fait le film de Toni parti sur le dos de la baleine.

En traversant l'avenue Nueve-de-Julio, je me fais klaxonner. Je suis sur une autre planète. Qu'est-ce que ce serait si j'avais allumé mon joint ! Je traverse le parc Lezama en diagonale pour trouver un coin tranquille où je pourrai fumer. Il n'y a pas grand monde. Des couples entre les arbres et un petit match de foot improvisé plus loin. Autour de la fontaine, il y a des artisans assis sur les marches avec leur carré de toile étalé par terre. Je m'approche et j'ai un choc. Je me mets à trembler. Je n'y crois pas. Je me frotte les yeux et il n'y a pas de doute. Il a les cheveux longs et un peu de barbe, mais c'est lui. Il tord un fil de fer avec une pince tout en discutant avec un chevelu. Il ne me voit pas. J'allume une cigarette et je me donne quelques minutes pour me calmer. Le hasard n'y est pour rien. Ça fait trop.

Je prends mon courage à deux mains et m'approche. Je reste debout devant son tapis comme si je voulais acheter quelque chose. Il ne lève pas la tête. Il est tout à ses occupations. Je pousse du pied la pipe en mastic qui est la plus près de moi. Elle roule sur les objets, dans sa direction, alors il réagit et vocifère :

– Qu'est-ce que tu fous, minable ?

Il cloue sur moi un regard de défi.

Il lui faut deux secondes pour me reconnaître et sauter sur ses pieds.

– Gringuito, l'enculé, putain ! il me crie dans l'oreille pendant qu'il me prend dans ses bras et me soulève.

– Toni... putain, le con...

Je ne peux pas en dire plus parce que j'ai la gorge qui se noue. Je vais me mettre à pleurer d'un instant à l'autre et je ne veux pas qu'il me voie flancher. Nous continuons à

nous embrasser et à nous serrer dans les bras l'un l'autre, jusqu'à ce que l'émotion soit passée.

– Je croyais que t'avais morflé, je lui dis en lui prenant le bras. J'arrive pas à y croire.

– Jamais de la vie.

– Le temps a passé et un jour un type m'a dit que tu t'étais taillé au Brésil.

– J'y ai été, me répond-il avec un regard filou, *mas agora eu fico aqui, maluco.*

– Hein ? J'ai rien pigé du tout.

Toni rit aux éclats. Moi aussi.

– Je suis revenu, mec !

Je ne lui fais pas de cadeau :

– Tellement revenu que t'as tourné crade déguisé en hippy.

– Qu'est-ce tu crois... ? La rue, c'est hyper dur, mon pote. Il rit de bon cœur, mais reprend son sérieux et continue :  
– C'est la jungle, mec, vraiment. J'en ai eu marre de vivre avec la peur au ventre. Il arrive un moment où tu veux claquer la porte et aller voir ailleurs, mais tu peux pas partir. Même si tu te tires à l'autre bout du monde, tu restes toujours dans le même délire. Tu sais pourquoi ?

Il attend, comme s'il m'avait posé une devinette. D'un regard, je lui renvoie sa question.

– Parce que la jungle, tu la portes en toi, mec. Y a pas de dehors qui tienne.

– Hou là ! Dans quel état tu te mets, chéri ! Je brise le silence gêné qui s'est installé entre nous deux : – T'es pas devenu Témoin de Jéhova, au moins ?

Toni pisse de rire.

– *Peace and love*, mon frère, je continue en le faisant rire de plus belle, avec ma main en l’air et mes doigts en V.

Quand il est calmé, il me tape dans le dos, me serre contre lui encore une fois et me pince la joue.

– Mon Gringuito, bordel ! T’as poussé, depuis le temps...

Et c’est vrai. Lui qui me paraissait si grand quand j’étais gamin, voilà que je le dépasse d’une demi-tête. Il m’interroge :

– Mais raconte-moi, toi, qu’est-ce que tu fous ici, mec ? Tu es venu pour la manif ?

– Non, tu rigoles...

– Ça, c’est pas bien, camarade, me dit-il en levant le poing. Maintenant, c’est son tour de faire le clown.

N’empêche, c’est grâce à la mobilisation que le hasard nous a mis l’un en face de l’autre. Le syndicat des artisans appelle aussi à manifester. Eux, ils ne sont pas inscrits, mais ils sont venus soutenir, m’explique Toni qui me présente ses potes. Piti, un maigrichon avec une tête de défoncé et des cicatrices partout, et Laurita, une fille avec des airbags comme ça et les cheveux teints en vert.

Ils ne descendent jamais en ville, d’habitude. Les flics n’arrêtent pas de les harceler parce qu’ils n’ont pas le permis municipal de vente à la sauvette, et ils gagnent trop peu pour que ça vaille le coup de se faire chier. Ils ne ramassent même pas de quoi assurer les pourboires à la police. Ils aiment mieux rester dans le Delta, m’explique Toni, parce que c’est un lieu de passage pour beaucoup de touristes étrangers, ça vient du Brésil, du Paraguay, d’Uruguay, de partout, presque toute l’année. Du touriste cool qui débarque et dépense sans compter pourvu que ce qu’il achète ait l’air autochtone. Même si les perles pour faire les colliers sont fabriquées en

Chine et l'alliage du fil métallique qu'ils utilisent sort des mines africaines. Toni me bombarde de questions :

– Mais raconte-moi, toi, putain, tu fais quoi ? Comment va Mamina ? Et dans le quartier, quoi de neuf ?

Rien n'a changé, qu'est-ce que je peux lui raconter... Je me creuse et j'essaie de lui faire un récit haut en couleurs, mais je rame, il n'y a pas moyen. C'est normal, vu la situation. Ce que je lui raconte n'est pas franchement enthousiasmant. Comme il me redemande des nouvelles de Mamina malgré tous les détails que je lui débite en tranches, je lui dis :

– Elle a beaucoup vieilli... Pourquoi tu passes pas la voir un de ces jours ? Ça lui ferait plaisir.

– Je peux pas, Gringo. Dans le quartier, je traîne encore deux ou trois histoires que j'ai pas réglées. Il vaut mieux que je pointe pas mon nez là-bas. Il devient sérieux : – Fais-lui un gros baiser de ma part et dis-lui que je me souviens toujours d'elle.

Autre silence gêné qui nous tombe dessus. Si dense qu'on pourrait le palper. L'ambiance n'est plus à la rigolade.

– Attends-moi un peu, je reviens tout de suite, je lui dis.

Je jette sur le tapis le livre que je tenais toujours coincé sous l'aisselle et je pars au trot. Je reviens bientôt chargé de cinq bouteilles de bière. Deux dans chaque main et une sous le bras. La tribu m'accueille avec des applaudissements. Briquets, dents et une pince : en une seconde, les bières sont décapsulées et commencent à tourner de main en main.

– Un pèt en l'honneur du hippy cradingue ! je crie à Toni en allumant enfin le joint de Yanina.

Ça valait le coup de le garder pour plus tard. Je vois Toni sourire à travers la fumée. Je tire deux taffes et je le lui passe.



Il fait pareil et me montre le livre en se retenant de respirer. Il rit, tousse, s'étrangle...

– Tu es devenu intello, Gringo, me charrie-t-il.

– Ouais, tu vois! je lui dis en prenant un air coincé.

– Regarde, Piti, il lit le bouquin que t'aimes bien, dit-il à l'autre, en montrant mon livre.

– Ouille! Cette sacrée baleine! Fais gaffe, mec... me dit Piti en riant doucement.

Je lui avoue que je ne l'ai même pas commencé et que je ne vois pas de quoi il me parle. Mais je ne peux rien en tirer de plus que son « fais gaffe ». Il prend des airs mystérieux.

– Tu verras... me dit-il.

Nous continuons à picoler entre deux blagues et une vraie bonne discussion. Sans masques. Je me sens bien avec ces gens. Toni me raconte mille histoires de ses voyages et de l'époque où il était le roi de la rue. Certaines un peu délirantes, mais je les crois quand même. Après, il enchaîne sur les souvenirs amers, les souvenirs du quartier. Et, s'il le fait, c'est qu'il se rend compte que je suis dans le même jus que lui, que je me mets à sa place et que je le comprends parfaitement. Même s'il ne me parle qu'à demi mot.

Il fait déjà nuit. Dans le parc, il ne reste plus personne et les artisans commencent à lever le camp. Toni, je l'ai poussé en douce à me parler de son boulot, en essayant de lui soutirer le plus d'infos possible. Avec des hauts et des bas, ça rapporte de manière régulière presque toute l'année. Pas beaucoup, juste assez pour s'en sortir. Le secret, c'est d'être mobile. Ne jamais rester plus de deux ou trois mois au même endroit. Ils font tous alterner le Delta avec une virée sur la côte Atlantique ou les montagnes du Nord, autour de Córdoba,

et, quand il fait trop chaud, ils vont dans le Sud. En Patagonie, sur le circuit des Lacs.

– C'est très difficile comme boulot ? je lui fais comme ça, l'air de rien.

– Pas du tout. Avec un peu de patience et quelqu'un qui t'explique une ou deux astuces, tu te démerdes. Le reste, tu l'apprends seul à mesure. Avec le temps, tu te fais la main.

– Et de quoi on a besoin pour débiter ?

Je lui ai posé la question directement et il commence à me voir venir.

– Écoute, ça dépend de ce que tu veux faire...

– Je sais pas, moi. Des colliers, des boucles d'oreilles, des objets en perles... Ce que tu fais, toi.

Toni s'emballe et se lance dans les explications.

– Dans le commerce, dit-il, il faut s'adapter. Mettre le paquet sur un produit ou l'autre selon l'époque de l'année. Parier à fond sur le bijou fantaisie au moment des fêtes et à la montagne, pendant la saison. En été, tout ce qui est bracelets tissés, tresses pour les cheveux, les meufs adorent et ça rapporte un max. Et même, sur la plage, ce qui marche, c'est les tatouages au henné. Les objets en mastic, dans le Sud, c'est impeccable, aussi pendant la période scolaire, les jeunes se laissent toujours accrocher.

Il va continuer sur sa lancée mais, devant la tête que je fais, il comprend que j'attends un peu de concret. Il commence à ramasser sa marchandise étalée sur le tapis et reprend son explication maintenant centrée sur la bijouterie. Il me parle d'alpaca, d'étain et d'argent ; de plaques et de fil de fer ; de mètres de long et de fractions de millimètre de diamètre. Il continue avec les pierres semi-précieuses, les pierres de

fantaisie, les perles, la bibeloterie et le verre. Je m'y perds et je m'impatiente.

– Combien ?

Il fait des calculs et jongle maintenant avec les nombres.

J'essaie de le coincer :

– À la louche, Toni.

Il me dit un chiffre et je calcule mentalement combien il me reste dans la poche, en ôtant ce que j'ai déjà dépensé. J'ai plus qu'il n'en faut.

– Après, il y a la question de l'outillage. Pour commencer, tu as besoin au minimum de pinces à pointe conique, de différentes tailles, d'une pince normale et d'un marteau rond. Mais, de toute façon, je pourrais te les prêter pour un temps.

– Tonito, t'es un vrai pote, je t'assure !

Porté par toutes ses histoires, j'ai démarré au quart de tour. Nous restons silencieux pendant quelques minutes et, quand il a fini de ranger, il me dit :

– Préviens-moi si tu te décides. Je travaille avec une bonne femme qui m'arnaque pas et qui me finance la matière première en plus.

– Et toi, comment je te trouve ?

– Jusqu'au mois prochain, on s'est posés dans une île du Delta. Il sort un papier et un feutre du sac à dos dans lequel il range son matériel, et me note son adresse. C'est facile à trouver. Tu peux pas te tromper, me dit-il, et il reste à me regarder en souriant. Après, ce sera un peu plus duraille pour me mettre la main dessus, mais je te laisse le numéro de téléphone de cette meuf ; Cristina, elle s'appelle ; elle sait toujours où on est.

Je range le papier dans mon livre et je dis au revoir aux autres. Toni n'ouvre plus la bouche. Il me prend dans ses bras, me serre fort et s'en va avec le groupe. À trois ou quatre mètres, il se retourne et me fait un clin d'œil. Je reste seul dans le parc, à tirer des plans sur la comète.